

## Le paradigme monastique et les Nouvelles ritualités.

### **Une cosmologie acentrique.**

Dans notre tentative et notre recherche d'une autre façon de vivre ensemble, le paradigme monastique représente un exemple et une proposition de sagesse millénaires. Celles-ci traversent pratiquement toutes les cultures et toutes les spiritualités, et, en même temps, les dépassent toutes, en quelque sorte, en tendant vers un but unique.

C'est cette universalité et cette liberté, au-delà de toute référence institutionnelle, qui m'incite à explorer de nouveau la symbolique monastique, pour, comme le scribe de l'Évangile, en tirer « le neuf et le vieux » dont nous avons un si urgent besoin.

### **I Le paradigme monastique comme « éloge du simple » (Panikkar)**

Dans son livre « L'éloge du Simple »<sup>1</sup> Raimon Panikkar travaille le paradigme monastique, au-delà du monastère et même de la foi, comme un archétype humain universel. C'est dans ce même cadre que Cesar Barahona, oblat séculier de notre monastère de la Résurrection, au Pérou, parle non seulement de monachisme (la forme institutionnelle spécifique et plurielle de vie monastique), mais encore de monasticité et de monacalité. A travers ces nouveaux concepts, il tente d'explorer ce paradigme dans différentes directions, en vue d'un nouvel humanisme<sup>2</sup>.

*Le « simple » et la « simplification » comme utopie d'humanité.*

Pour Panikkar, ce paradigme se caractérise par la recherche du « simple ». Il ne s'agit pas tellement, ni d'abord, de simplicité, dans le sens d'un style de vie qui comprendrait les différents éléments dont l'être humain se sert pour vivre et être heureux avec le monde et les autres. Le simple, au contraire, est une dimension ontologique du mystère humain, que les mystiques appellent de différents noms : la nuit de Jean de la Croix, le nuage d'inconnaissance, l'indifférence ignacienne, et toute la littérature de la théologie négative (Eckart, Pseudo Denis, Ruysbroek etc.)

---

<sup>1</sup> Raimon Panikkar: L'éloge du Simple, Paris, 1995-2000

<sup>2</sup> Voir son article dans le livre La Terquedad de Dios, édité par notre communauté péruvienne à l'occasion de ses cinquante ans.

Le fond de ce « trou noir » au cœur du mystère humain ne s'atteint jamais totalement. Il fait l'objet d'une recherche assidue qui se doit d'être exclusive et implique une ascèse et une discipline athlétique sans retour.

S'il en est ainsi, alors l'« éloge du simple » n'est pas un discours poétique de bonnes intentions ou de désirs nostalgiques inassouvis de retour au « bon sauvage ». Il s'agit bien d'un mouvement volontaire et créatif alternatif, un travail. Les moines appellent leur liturgie « officium », c'est-à-dire une tâche. Dans ce sens, la tradition bénédictine, par exemple, parle d'école du service du Seigneur.

Pour ma part, je préfère parler de la dynamique et du mystère monastiques comme d'une « école de disciples ». D'autres spiritualités, comme les Soufis par exemple, ne renieraient sans doute pas cette formulation. Il ne s'agit pas tant d'être disciple d'un maître ou d'une doctrine, mais bien d'adopter une attitude de disciple de la Vie dans son sens le plus plein.

Si le paradigme monastique n'est pas une icône mais un mouvement, un processus, alors cette école est bien l'apprentissage d'un dépouillement, un allègement, une simplification de l'être tout entier, bien au-delà de ses modalités et circonstances passagères.

*Du « simple » à l'« Un ».*

En définitive, cette tâche assidue ne vise qu'à se rapprocher de plus en plus du vide intérieur où respire, en silence absolu, le mystère du divin en chacun et chacune et dans l'univers lui-même. Comme Elie à l'Horeb, il nous faut constater d'abord tous les détours tonitruants (le vent, le tremblement de terre, le feu) qui font illusion mais qui ne sont pas les lieux de l'Un. Je mettrais au titre de ces nécessaires déceptions, tout l'appareil religieux et idéologique, voire philosophique, devenu progressivement encombrant.

La simplification alors se mue en processus d'unification. Le simple, comme condition préalable de l'Un, n'est que préparation, « kénose », abaissement volontaire et libérateur pour que puisse advenir ce qui vient du dedans, du mystère, et jaillit là où l'espace a été dépouillé de toute entrave.

Ce second mouvement, venu de l'intérieur, n'est plus, quant-à-lui, volontaire. Il n'est que consentement à laisser brûler, mouvoir, réconcilier toutes les dimensions, éparses et en conflit, de notre être, à la fois charnel et spirituel.

Le déchirement, qui laissait Saint Paul sans voix, entre faire ce qu'on ne veut pas et ne pas arriver à réaliser ce qu'on désire profondément<sup>3</sup>, devient l'objet d'une refonte complète par l'Esprit, d'un retissage mystérieux et surprenant.

Dans ce consentement, se recréent sans se dissoudre ni s'opposer, tout ce qui vit et se meut en nous et dans le monde, en une symphonie silencieuse au rythme mystérieux du divin. Rien d'humain ni rien de cosmique, dans et autour de l'humain, n'en est exclu. Mais, comme dirait Jean de la Croix, tout cela se réalise « bien que ce soit de nuit », c'est-à-dire en espérance.

*La condition du vide.*

Cette montée descendante, comme l'appelle Saint Benoît à propos de l'humilité, n'a pas de fin. Sa véritable et ultime destination est le vide, le rien. L'un se révèle, dans l'être et dans ses relations, à mesure que croît insensiblement mais sans retour le vide.

Cette condition du vide concerne les mots, les langages, les idées et idéologies, les cadres de références. Dieu n'est jamais plus proche que quand il est inatteignable par la médiation de nos pauvres moyens. C'est là le véritable sens du dépouillement, de l'ascèse, et même de nos choix politiques et sociaux en faveur des plus démunis. J'y vois, pour ma part, le sens ultime de l'invitation frustrée, que fait Jésus au jeune-homme riche, à risquer de le suivre dans l'inconnu absolu, le vide de Dieu.

## **II Le prototype du désert.**

Après avoir contemplé le « monastique » dans sa plus grande ouverture au mystère de l'humain et du cosmique tendant au divin, je me propose, à présent, d'explorer un certain nombre de symboles monastiques qui tous, chacun à sa manière, convergent vers cette utopie du simple et de l'Un par le vide.

*La « fuga mundi », une option pour la liberté.*

---

<sup>3</sup> Romains 7, 19.

Dans une conjoncture où l'Église avait abandonné les principes prophétiques fondamentaux du christianisme primitif, pour s'embarquer dans une aventure cléricale à long terme de légitimation et soutien d'un pouvoir impérial en péril, le phénomène monastique chrétien surgit comme un vaste mouvement laïc de contestation silencieuse. Le désert représente la rupture d'avec un mode de penser la société et l'Église. Commence alors une recherche de sens moral et mystique, dans une fuite libératrice au désert.

Vécue comme un combat contre les forces démoniaques, sans armure ni bouclier, l'aventure des pionniers pariait sur le changement radical, la conversion de coutumes, comme les bénédictins l'exprimons encore aujourd'hui lors de notre profession monastique.

*Un peuple de chercheurs.*

Il ne fallut pas longtemps pour que ce désert, à la fois matériel et symbolique, ne se peuple d'une multitude d'hommes et de femmes en quête d'autre chose, et surtout de « l'Autre ».

Tous et toutes, ils avaient compris que Dieu n'était pas dans les réponses. Ils ne croyaient pas à ces recettes préfabriquées, à la manière de nos catéchismes, qui inventent les questions en fonction des réponses qu'ils ont déjà élaborées. Jésus ne répond jamais aux questions captieuses qu'on lui pose. Soit il renvoie « sur les roses », soit il détourne la question vers une énigme nouvelle sous forme de parabole, ou encore une autre question.

Loin des idéologies religieuses et impériales qui justifient le pire, l'intuition monastique ne veut pas de réponse. Le « moine », au sens large que nous adoptons ici, est un routard volontaire, un chercheur impénitent. Il est habité par une infinité de questions sans réponses qui se parlent les unes aux autres. La recherche de Dieu c'est la fin des illusions, des croyances et des certitudes.

Dans le désert il n'y a pas de frontières, ni géographiques ni idéologiques. Il n'y a que l'espérance d'un puits dont on sait d'avance qu'on ne le rencontrera pas « quelque-part », mais seulement dans sa propre soif qui renvoie encore au-delà.

*Une nouvelle communication.*

Le paradigme monastique n'est qu'une longue succession de paradoxes. Celui qui fuit dans la solitude se retrouve en présence d'un peuple nouveau (y compris les « démons » !). Le règne que propose Jésus n'est-il pas cette nouvelle république des amis où le « maître et Seigneur » se fait notre esclave pour que nous soyons libérés de tout esclavage atavique ? Lors du lavement des pieds, en Saint Jean<sup>4</sup>, Jésus met fin à la dialectique maître-esclave et fait de nous des amis.

Le monastère, quelle que soit sa forme, commence par le cœur, nous dit la tradition du désert. C'est dans ce « vide » intérieur que prend forme l'hospitalité monastique, comme un espace ouvert à tous et toutes. Dans cet espace symbolique libéré de tout conditionnement externe (tel est le seul sens évangélique possible de la clôture), il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, ni, ni ! A la liste qu'établit Paul dans la lettre aux Galates<sup>5</sup>, nous pourrions ajouter une série infinie de « ni » : ni musulman ni juif ni chrétien, ni croyant ni incroyant, ni hétéro ni homo etc. Telle n'était-elle pas l'audace folle de la première communauté que Jésus réunit autour de lui et de celles que Paul et d'autres fondèrent après la Pâques ? Cette folie reste le prototype de toute communauté, chrétienne ou simplement prophétique.

*Une parole recréée dans le silence et la solitude.*

Les apophtegmes des Pères du désert<sup>6</sup> nous livrent une sublime école du dialogue dans le silence et la solitude. Cachés dans leur thébaïde, ils attirent les foules qui viennent à eux pour recevoir une « parole de sagesse ». Nous dirions une parole radicalement autre et nouvelle.

Le creuset du silence et de la solitude devient, peu-à-peu, hospitalité. Dans cette auberge monastique étrange, se forge et se recrée, littéralement, une et de nouvelles paroles. Rares et ponctuelles, elles émergent du feu de ce creuset intérieur. Nous cherchons encore aujourd'hui, désespérément, ces cratères cachés de sens nouveau et fort qui nous sauveraient de la logorrhée omniprésente de l'abrutissement médiatique. Qui osera de nouveaux apophtegmes pour un nouveau désert ?

---

<sup>4</sup> Jean 13.

<sup>5</sup> Galates 3, 28.

<sup>6</sup> Voir: Thomas Merton: La Sagesse du Désert. Les apophtegmes des Pères du Désert du IV<sup>e</sup> siècle (trad.). Albin Michel, Paris 2006.

Ce lieu de l'écoute silencieuse, de la rumination de la Parole avec un P majuscule, semble dire, comme le ressuscité a Marie Madeleine : « ne me touche pas », garde la distance. Seulement à cette condition la parole t'atteindra à la jointure, comme dit la lettre aux Hébreux<sup>7</sup>.

### **III La symbolique du puits.**

Mais revenons-en au puits que nos errants du désert cherchent intensément. Saint Exupéry nous a rappelé que le désert n'a de sens que pour lui<sup>8</sup>. Et pourquoi donc ? Dans la symbolique monastique, le puits que nous retrouvons le plus souvent au centre du monastère ou dans un espace d'ombre et de repos, n'est qu'un « trou » au centre du monde. Un trou que nul ne peut combler (même pas Dieu qui, seul pourtant, pourrait le faire), n'en déplaise au serpent de la Genèse qui tente sans cesse de convaincre Eve et chacun d'entre nous du contraire<sup>9</sup>. Le cœur du monde, le cœur du moine, le cœur de Dieu est nécessairement vide. Ce n'est pas un lieu d'arrivée, mais bien d'attraction, éternelle, incertaine et irrésistible.

Ce puits « eucharistique » se réfère à la divine absence au cœur même de la Trinité, comme le suggère toujours l'iconographie orientale. Ce puits ne peut être ni fermé, ni asséché, ni même totalement atteint dans sa profondeur ultime. C'est ce qui ressort du dialogue de Jésus avec la samaritaine<sup>10</sup>. Ce fond, dont la femme nous avertit qu'il est si loin qu'aucun seau ne peut y descendre, n'est autre que la soif elle-même. L'insupportable soif humaine de divin mais aussi la soif insatiable d'humanité, que le divin exprime éternellement. Le puits c'est la soif, rien d'autre. Et si Dieu n'était, au fait, que désir partagé, joie intense du désir réciproque entre ciel et terre ?

*Le puits de « Jacob ».*

Nul archéologue n'a pu dire, jusqu'à ce jour, et pour jamais, il me semble, où se situe ce « puits de Jacob ». Il est derrière nous, devant et en nous. Jacob n'est-il pas le père d'Israël, celui qui nous renvoie aux temps bénis d'un peuple non encore rompu ni divisé ? Jacob c'est la Tradition, ce flux continu qui désaltère

---

<sup>7</sup> Hébreux 4, 12.

<sup>8</sup> cf. Le Petit Prince.

<sup>9</sup> Gen. 3.

<sup>10</sup> Jean 4.

depuis le passé, en coulant dans tous les sens au présent et, encore plus peut-être, au futur.

La magie de l'Esprit, nous dit Saint Jean, la fait déborder comme une eau vive depuis les sources inconnues les plus profondes de notre mystère intérieur. Seule la Tradition engendre. Un peuple sans Tradition est un peuple sans père ni mère, fabriqué en série, sans âme et sans avenir. Le puits est donc la pressante interpellation à retrouver l'art d'engendrer et d'être engendrés, plutôt que de nous laisser « fabriquer » sans cesse par les spécialistes des modèles standard de Pinocchio usinés.

#### *La fin des religions.*

Le puits de Jacob c'est aussi l'au-delà de toutes les montagnes, celle de Jérusalem ou celle de Garizim (lieu de culte des samaritains). Cette brèche au milieu du monde et de Dieu, se transforme en absence débordante d'eau vive. Le Vide et la Tradition sont alors les deux matériaux de ce que Jésus nomme l'adoration « en esprit et vérité », qui met fin à toute religion, en les dépassant toutes infiniment.

Cet au-delà devient le seul lieu possible de la rencontre, de la communion, plurielle et polyphonique. Au sommet de toute montagne mystique, il n'y a plus de chemins, nous dit le poète espagnol Antonio Machado en s'adressant aux marcheurs, aux escaladeurs impénitents. Le chemin se fait en marchant ensemble. Au sommet de l'être, il n'y a que le nuage de l'inconnaissance<sup>11</sup> où nous nous retrouverons tous autour de la table, sans identité institutionnelle propre, au sein de la béance divine.

Ce puits, au cœur du cloître c'est le monde, fui et embrassé tout à la fois. Il garantit l'acentrisme monastique. Notre cosmovision et anthropologie monastiques reposent sur la conviction que le divin, qui nous mobilise au cœur de l'être et des relations, n'est, en fait, qu'une absence habitée, que nul ne peut usurper sur terre ni aux cieux.

#### **IV Crise du modèle de société et paradigme monastique.**

---

<sup>11</sup> Le nuage de l'inconnaissance: ouvrage mystique d'un anonyme anglais (probablement dominicain ?) de la fin du XIVe siècle.

Beaucoup l'annonçaient depuis longtemps. Aujourd'hui c'est devenu une évidence : le modèle de société construit par l'Occident après la seconde guerre mondiale, pour écarter définitivement le danger de telles dérives, est en train de sombrer, sans que le rêve démocratique, capitaliste ou socialiste, ait pu convaincre.

### *Crise du capitalisme néolibéral et de la démocratie globale.*

C'est fait : le modèle mondial, basé sur le profit comme dogme unique et universel, avec le soi-disant système modérateur des Droits de l'Homme et des règles démocratiques, n'est plus qu'un cadavre en sursis. La politique, qu'elle soit locale, nationale ou mondiale, est devenue la simple courroie de transmission des diktats d'une économie boulimique, au service des minorités excessivement riches, égocentriques, immorales et sans autre vision que leur propre profit immédiat.

Mais ce jugement n'aurait rien d'original au regard de l'Histoire, s'il ne fallait aussi reconnaître la débâcle de toutes les institutions mondiales, créées pour réguler ces débordements. Qu'il s'agisse de l'Union Européenne ou de l'ONU, du G7 ou de l'OMS, aucune d'elles n'est encore en mesure d'endiguer la folie des infimes minorités riches de ce monde.

La crise de la migration est issue, précisément, de cet égocentrisme global insatiable, imbécile et irresponsable. Guerres froidement organisées et entretenues comme marché pour l'industrie des armes ; abandon et exploitation éhontée de l'Afrique ; mirages du système économique et de ses relais virtuels, projetés consciemment sur les masses affamées du Sud pour leur faire miroiter le rêve fallacieux du Nord qu'on leur refuse violemment quand elles le réclament aux frontières.

Mais, en vérité, la migration n'est pas la vraie crise. Elle n'est que le révélateur du désert éthique absolu où nous nous sommes perdus. Nous nous sommes habitués tous, peu ou prou, à l'intolérable dans tous les domaines. Ce qui, il y a dix ans à peine, eut été suffisant pour provoquer des révolutions, est vu aujourd'hui avec le fatalisme et l'indifférence d'une humanité qui semble vouloir retourner plus bas que l'animal.

Qui s'offusquera du fait que les Etats Unis viennent de se retirer de la commission des Droits de l'Homme de l'ONU, si ceux-là et celle-ci ne convainquent plus personne. Qui croit encore dans l'avenir de l'Europe, au regard de la course au galop des extrêmes droites racistes dans les pays qui, pourtant, engendrèrent ces espaces emblématiques, même imparfaits, d'humanisme ? Auschwitz n'est plus aussi loin qu'on ne l'imagine.

*Economie de marché et consommation devant le mur.*

Face au spectacle surprenant de notre société délétère, qui se réfère au paradigme monastique se retrouve dans la situation des premiers pionniers du désert face au bas-empire romain, proche de sa chute.

Dans notre société, mondialisée et excluante, le marché a aussi accaparé le monopole du sens et créé son nouveau culte global : la religion de la consommation. Avec ses rites, ses mythes propres et ses clercs médiatiques, elle prétend nous faire croire que les oignons d'Egypte sont définitivement notre unique vrai bonheur. Nous applaudissons nos oppresseurs comme des bienfaiteurs.

Tous les signes avant-coureurs du bas-empire sont là, sous nos yeux : comme dans la Rome antique, l'empire tente vainement de dresser des murs dérisoires contre l'envahissement irréversible des nouveaux « barbares », ces petits que l'empire lui-même a affamés. Ils seront et sont déjà nos juges.

Dans ce contexte, en quoi peut nous mobiliser et nous inspirer le paradigme monastique tel que nous le méditons ici ?

*Un cri confus et insistant sans réponse.*

Dans ce paysage sombre, monte de partout, de plus-en-plus insistant, un cri confus, insistant et peut-être désespéré. Indignation et impuissance conjuguent cette immense lamentation des jeunes, des exclus, des âmes nobles et de quelques prophètes héroïques, comme le pape François ou le Dalaï Lama.

Le politique, le religieux, la science et le savoir institué font le constat de leur obsolescence. Il est donc urgent d'ouvrir d'autres voies, d'ordre symbolique, utopique et poétique. Atteints à l'intime par cet appel, nous ressentons dans

notre chair le coup de lance enfoncé dans le côté du Christ, d'où est née des deux ultimes gouttes, une nouvelle humanité.

Face à ce monde incompréhensible, ingérable et démantelé, seule l'alternative du « simple » peut encore ouvrir une brèche dans la chair humaine et cosmique en péril. Tel est le défi lancé au « monastique » aujourd'hui.

### **V Repartir au désert à la recherche du puits de Jacob.**

Revenons-en, avec nos questions, à la symbolique de la montagne mystique, évoquée plus haut à propos de la fin des religions, que Jésus annonçait à la samaritaine. Le prier de Tibhirine, Christian de Chergé, était fasciné par l'Islam depuis toujours, mais particulièrement depuis qu'un de ses amis musulman avait donné sa vie pour éviter que lui-même ne soit tué. C'était durant la guerre d'Algérie ! Cet épisode pascal paradoxal avait changé sa vie, l'avait probablement conduit à l'option monastique et obsédait, depuis lors, sa prière et sa pensée<sup>12</sup>. Son martyr fut, très certainement, la réponse à la question qu'il posait sans cesse à Dieu : « que veux-tu me dire à travers l'Islam ? ».

Reprenons à notre compte cette question, non seulement à propos de l'Islam, mais aussi en relation avec toute l'énigme multiple du monde d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui nous est dit aujourd'hui et en quoi cette « Parole » nous conduit, nous aussi, au « monastique » et, qui sait, au martyr.

#### *L'alternative de la montagne mystique.*

L'image de la montagne mystique est pratiquement universelle. On la retrouve même dans la spiritualité andine que je fréquente au quotidien. Ici les montagnes sont sacrées. Elles sont vivantes, comme des pères et mères du peuple, qu'elles protègent, et du cosmos, qu'elles soutiennent. Elles sont leur mémoire et leur bibliothèque. Les aymaras et quechuas y montent fréquemment pour y célébrer la vie en priant.

Dans cet effort infini de l'humanité pour monter plus haut, chaque culture a recours, d'abord, aux chemins balisés et sécurisés de sa religion. C'était le point où Jésus rencontra la samaritaine. Mais à mesure que l'on monte, les différents chemins qui abordent la montagne à partir de leurs propres flancs, se

---

<sup>12</sup> Voir: Le Testament Spirituel du Prier de Tibhirine, en ligne.

rapprochent les uns des autres et, tout à la fois, se brouillent. Le rapprochement implique la perte des repères religieux précis.

En montant, le froid et l'altitude nous oppressent de plus en plus et nous sentons la nuit et le brouillard nous envahir. Le seul repère qui subsiste alors, c'est la présence des « autres » proches et silencieux, cachés dans le même nuage que nous enveloppe tous. Là réside désormais, notre seule sécurité.

Plus nous approchons du sommet plus nous sommes un, laissant à jamais nos bagages religieux respectifs, au dernier refuge d'en bas. Ce lieu-là, naguère considéré comme « sûr », nous n'y retournerons plus jamais, nous le savons tous !

Cette montagne, le moine passe sa vie à en chercher l'accès et, si possible, à l'escalader, en apprenant à contrôler un souffle devenu court. Cette recherche humble et têtue me semble être la seule alternative au désastre du monde.

*Une renaissance aux confins : entre rupture et « fuga mundi ».*

Cette société dont le centre est blanc, macho, riche et consommateur effréné, semble au bout de sa course, malgré les apparences. Seule une vraie rupture radicale a des chances d'ouvrir de nouvelles voies. C'est là une intuition fondamentale du « monastique ». Quand un nœud est trop serré pour être dénoué, il faut le couper.

Mais l'énergie de la rupture implique aussi, nécessairement, un changement de lieu, de priorités, de mesures. C'est ce que, dans le paradigme monastique, nous avons appelé la « fuite ». Cette option monastique n'est pas une simple indignation, une panique peureuse. On fuit « de » ce qui nous est devenu intolérable pour pouvoir garder la cohérence. Mais, surtout, on fuit « vers » une utopie, un style, une espérance, qui impliquent un engagement nouveau, une imagination nouvelle, de tout l'être.

Ce « vers » est à l'opposé du « centre » que l'on fuit. Il est donc nécessairement aux confins, c'est-à-dire aux marges du système autocentré et excluant. Il faut aller en direction de ce qui est « exclu », en dehors, volontairement ou non.

Le contraire de ce centrisme occidental, c'est ce que la culture andine appelle l'« ayni », c'est-à-dire la réciprocité. Le monde andin, je le répète, est un monde

sans aucun centre. Tout y est relation, mouvement en stricte égalité de devoirs et droits. Il nous faut essayer une société décentrée, acentrique, où tout « centrisme » figé (même et surtout l'anthropocentrisme) est remplacé par le « mouvement perpétuel » des relations. C'est en tous cas ce dont le paradigme monastique a l'intuition depuis ses lointaines origines universelles (et ma façon de présenter la Trinité<sup>13</sup>) : un mouvement vers le haut (la montagne mystique), horizontal vers le puits de la rencontre fraternelle, et vers le dedans, aux sources de l'être (ce que Saint Benoît appelle la « stabilité »).

### *La fin des hiérarchies.*

Lors de ses adieux aux disciples, dans le chapitre 13 de Saint Jean, mais aussi dans les évangiles synoptiques, comme nous l'avons dit plus haut, Jésus met fin à toute hiérarchie et instaure ce que j'ai appelé la « république des amis ». Bien avant Marx, et bien plus radicalement, il renonce à ses privilèges d'homme face à la femme (célibat prophétique), d'adulte face à l'enfant (le devoir de devenir des enfants), du maître et Seigneur face à l'esclave.

Cette utopie resurgit d'ailleurs au XVIIIe, sous des formes variées, et sera le fondement des Droits Humains. Elle est au cœur de notre débat ! Certes, il convient d'éviter le romantisme à la Rousseau. Cependant, les faits nous convainquent qu'il faut y revenir (même à Rousseau d'ailleurs !), réinventer cette République nouvelle. Essayons de nouvelles voies non hiérarchiques, en commençant par les petits noyaux communautaires multipliés à l'infini, comme des bouées clignotantes aux confins d'un port dans la tourmente.

Mais pour que cela ait enfin des chances d'atterrir dans un projet cohérent et réaliste, il faut absolument garantir, au cœur de cette république, le trou vide, la kénose, la brèche du mystère infranchissable.

### *Un nouveau dialogue autour du puits.*

Le seul trait distinctif du christianisme c'est la convivialité. Jésus n'a instauré aucun culte et ne parle guère de questions religieuses. Seule l'intéresse la paix autour d'une table bigarrée (cf. Luc 10). Le paradigme monastique ne dit absolument rien d'autre.

---

<sup>13</sup> Voir ma première réflexion,

Laissons-nous convier autour du puits de nos sages partagées, de nos multiples Traditions, libérées de leurs carcans idéologiques et religieux. Laissons-nous séduire par l'immense diversité de nos « gastronomies » spirituelles autour du grand vide central que nous partageons tous.

*Le monastère, icône de ces retrouvailles.*

Permettez-moi de conclure en vous confiant le rêve qui m'habite depuis toujours. J'ai toujours compris le monastère et ma vie monastique comme un cloître sans clôture, sans murs, où tous, sans exception ni condition de culture, d'âge, de croyance etc. seraient invités à la rencontre qui désaltère, au partage qui grandit, au silence qui nous fait communier les uns aux autres et avec l'univers entier au cœur du mystère. En un mot : mon rêve monastique c'est de nous convier tous, ceux qui sont dans le bercail avec ceux qui sont d'un autre (ou d'aucun bercail du tout), à penser, imaginer et construire ensemble une nouvelle humanité plurielle autour du mystère.

En jargon chrétien : un laboratoire du Royaume ! Bienvenue !

Simon Pierre Arnold.